

-2011-

LES INTERPRÈTES  
NE SONT PAS  
À LA HAUTEUR

Madeleine Fournier et Jonas Chéreau, jeunes interprètes qui se sont rencontrés au CNDC d'Angers, sont allés puiser leur inspiration dans l'iconographie des danses macabres. Ils se sont aussi amusés très librement à imaginer ce qu'auraient pu être les danses médiévales en mêlant ces emprunts à leur savoir-faire de danseurs contemporains. Martèlement des pieds, sauts... l'ensemble est énergique, singulier et... drôle ! Le ton est toujours malicieux, l'humour bien présent dans cette pièce où un grand soin est apporté aux grimaces et aux mouvements des yeux. L'originalité de certains mouvements contraste cocassement avec la concentration employée à les effectuer. Pour ne rien gâcher, la dramaturgie et l'espace sont très maîtrisés. Une première pièce, une réussite !

*Maxime Fleuriot/Paris/Etoile du Nord/Les Turbulents*  
**DANSER Magazine n°307 - Mars 2011**

Autre temps, autre style avec ces deux jeunes chorégraphes qui, cette fois, ont emmené leur public au Moyen-Âge, dans une époque où, finalement, on ne devait pas rire bien souvent non plus ! Sérieux comme des papes dans leurs vêtements de bure, jusqu'au moment où ils prirent le parti de se défroquer et de faire voyager leur public dans un monde grotesque peuplé de loup-garous, ogres et autres charmantes bestioles du même acabit. Il est vrai qu'à cette époque les forêts profondes étaient peuplées d'elfes, de fées et de lutins mais aussi de diables et de mangeurs d'enfants... Toujours est-il que leur épique combat dansé, fort original et d'une drôlerie irrésistible, dérida la salle, lui faisant d'un coup de baguette magique oublier la gravité du propos précédent. Si, si, les interprètes ont vraiment été à la hauteur !

*J-M Gourreau*  
**Blog Critiphotodanse - 24 janvier 2011**

S'il fallait retenir une signature, dans le cadre esthétique que Lille Digidanse s'est fixé, et dans un esprit de surprise et de dérision plus que de nouveauté, c'est la plus « jeune » formation (il n'est pas encore question de compagnie, mais plus d'une association de deux camarades de classe) que nous garderons ; jeune parce que naissante, peut être accompagnée encore par les institutions mais garante de l'assurance acquise par une formation et un travail d'interprète aguerri.

Pourtant, le titre équivoque n'engage pas, **LES INTERPRÈTES NE SONT PAS À LA HAUTEUR**. C'est peut-être cela qui nous a à juste titre alerté dans ce que le spectacle peut être autre, nous éveiller à la curiosité et à l'acceptation de formes indisciplinées.

Les interprètes ne sont pas à la hauteur,

La posture avec laquelle Madeleine Fournier et Jonas Chéreau accueillent le public peut paraître quelque peu incongrue pour un spectacle dit de danse contemporaine.

Ils ont le regard atterré tels des bêtes effarouchées et tétanisées par la peur, perchés sur la pointe des pieds nus dans un équilibre défaillant les deux interprètes vêtus de costumes à l'allure médiévale nous regardent fixement.

La terreur et l'obscurantisme qui ont produit la fascination par les images de l'iconographie propagée au Moyen-Âge est le point de départ de cette pièce qui ne sera pas sans nous surprendre. Ces deux « vilains », dont l'apparente maladresse et la disgrâce sont prétextes à de multiples variations sur ce que l'élévation de l'être humain a de singulier vont nous emporter dans une suite de variations sur ce que danser peut signifier comme humanité.

Non contents de se dépêtrer avec gaucherie de leurs corps ballots, ils nous convoquent dans une suite de tableaux dont Jérôme Bosch et Bruegel semblent être les investigateurs.

Ce sont les fesses et les postérieurs tendus qui tirent de manière irrévérencieuses les lettres de Noblesse d'une danse dont l'aisance et la pétulance nous saisissent de ravissement.

La monstruosité des formes apparentes fait peu à peu place à un ballet populaire sorte de lambada rythmée par les rebonds et les facéties de ces deux trublions de la danse.

**Blog Lille-Dicidanse [lilledissidanse.unblog.fr](http://lilledissidanse.unblog.fr)**

La lumière tombe. Distracte par une conversation mouvementée que je viens d'achever avec un homme assis sur le fauteuil voisin, j'ai peine à percevoir à première vue autre chose qu'un plateau de théâtre nu où deux individus s'agitent et tapent des pieds. Plongée dans le noir, je découvre peu à peu que je suis témoin d'un langage chorégraphique entrain de s'écrire. La grammaire qui se forme sous mes yeux ne se lit pas au sens premier du terme. Cette grammaire là ne regroupe pas les règles d'un usage correct d'une langue. Il faut remonter au moyen-âge lorsque grammaire et grimoire se targuaient d'appartenir à la même origine et désignait les domaines de compréhension difficile et cachée pour comprendre ce qui est entrain de se jouer.

Le spectacle Les interprètes ne sont pas à la hauteur des danseurs Madeleine Fournier et Jonas Chéreau a été créé en 2010. Cette première forme d'une trentaine de minutes pose des fondations sur lesquelles ils ont décidé d'inscrire leur histoire. Soufflée par les notes du poème symphonique de Camille Saint-Saëns, l'histoire de la danse de Jonas et Madeleine sera celle de la danse macabre du moyen-âge.

La danse macabre du Moyen-Âge entretenait un dialogue avec la mort pour se moquer des représentations sociales : « La Mort ne regarde ni le rang, ni les richesses, ni le sexe, ni l'âge de ceux qu'elle fait entrer dans sa danse ». La danse macabre prend le plus souvent la forme d'une farandole. Sa mémoire est entretenue par des fresques et gravures datant pour la plupart de plus de cinq siècles.

Nos deux personnages trépinent, ballent et sautlotent. Les corps semblent être pris constamment dans des mouvements contradictoires. Tirillés entre deux directions opposées, l'exercice est périlleux, bancal tout comme celui du remarquable courbé/

cambré. Tout ceci nous donne à voir quelque chose d'assez tordu et assez lent. Faire une farandole à deux crée une situation quelque peu emmêlée mais pas impossible quand on décide que ce n'est pas toujours par la main que ça passe mais par toutes les parties du corps. À quoi ressemblerai nos échanges sociaux si une tête, des fesses, une épaule, un pied ou une paire de bras cessaient d'être assujettis à des projections distinctes ? Est-il possible d'envisager chacune des parties de notre corps de la même manière ? Deux questions débordantes qui traversent l'ensemble de ce travail.

Jonas et Madeleine ont travaillé à la façon de « faux chercheurs » sur les danses au Moyen-Âge. Par contraste avec la surabondance des archives à notre époque, les traces de cette période sont rares. Difficile d'avoir une idée très claire de ce à quoi elles pouvaient ressembler. Figées sur une fresque, elles laissent place à l'imaginaire. Il est alors permis de tout inventer ! C'est ici que semble se cacher la source qui donne tant de fraîcheur à ce spectacle. Libérer du carcan de la question de la contemporanéité, la pièce respire le présent et la spontanéité du mouvement premier. Lorsqu'on demande d'ailleurs aux deux protagonistes comment ils se situent dans le paysage de la danse contemporaine, un air malicieux répond : à quatre pattes, sous l'arbre à l'ombre.

De retour sur notre fauteuil, nous sommes spectateur d'une chorégraphie qui laisse apparaître un paysage jusqu'alors invisible à l'oeil nu. Invités à convoquer notre imaginaire, un espace est donné aux curieux qui ont envie d'entamer un dialogue avec leur propre mort. Une occasion rare dans notre société occidentale qui s'efforce à congédier la mort, à la rendre invisible, inexistante.

Si les interprètes sont quelque peu étranges, le vrai mystère est à chercher du côté de ce qui les dirige. Si les deux danseurs s'affirment comme interprètes et non comme chorégraphes sur le plateau, par quoi sont-ils portés ? Par la texture, l'environnement dans lequel ils se sont immergés ? Par les personnages qu'ils se sont construits ? Sont-ils, un court instant, possédés ? Ou sont-ils tout simplement portés par une question candide : ça signifie quoi pour nous danser ?

A l'image des excès de mouvement effectués dans les caves des grandes villes aménagées en boîte de nuit, nos deux interprètes ont cherché la limite du mouvement. Ils ont dansé comme des tarés jusqu'à se faire mal au corps. Les corps lâchés dans la danse, il n'est plus question de hauteur. Ils font tomber les critères, le niveau et la barre qui va avec. La maîtrise du mouvement est mise à mal puisqu'il s'agit ici d'explorer « ce que l'on ne sait pas déjà faire ». La virtuosité bat de l'aile. Si l'on peut être à la hauteur de sa vie avec l'apparence de paraître toujours au top qu'en est-il de sa mort ? Mais au fait « être à la hauteur » ça veut dire quoi ?

*Luce Goutelle*